

Les lucioles, il ne tient qu'à nous de ne pas les voir disparaître*

« Je suis un photographe photosensible », s'amuse Bogdan Konopka qui depuis une trentaine d'années utilise la photographie comme une arme à débusquer le réel . Il crée son champ de bataille dans une tension permanente entre son monde intérieur et ce qui s'offre à lui - personnes, lieux en déshérence ou paysages qu'il affectionne. Peu importe le sujet, l'essentiel est de recueillir le souffle de lumière qui réactive le morne quotidien. Les poissons suspendus dans l'âtre d'un modeste foyer chinois, la petite robe de la vitrine d'une rue parisienne, ou encore l'accueillante façade d'un village alpin exhalent des vibrations si lumineuses qu'elles mettent en échec la lumière aveuglante de tous nos écrans. Se situant volontairement à l'écart de la culture de la surexposition, l'homme traque inlassablement les signaux qui clignotent entre mémoire et disparition. C'est aussi dans une telle disponibilité d'esprit qu'il photographie les lambeaux de l'unique album de son enfance, rescapé de l'inondation qui avait englouti la maison familiale. « Spectateur, opérateur, spectre. Konopka, regardé par ses morts et les regardant lui-même, réunit en ce jeu vertigineux avec le temps, les trois attitudes possibles face à la photographie. ** En parallèle, ce rêveur impénitent a une marotte purement photographique qu'il chérit depuis longtemps, l'eau, où il nous invite à plonger pour explorer d'autres visions. Au risque de torturer nos yeux frappés de cécité, Bogdan Konopka fabrique de petites images et nous les donne à voir, persuadé que la réconciliation est possible là, dans ces grains de lumière.

Jacqueline Konopka, Paris 2012

* Georges Didi Huberman, survivance des lucioles, Les éditions de Minuit 2007, p.133

** Anne Biroleau, Icônes intimes, chroniques de la BNF n° 43